

BULLETIN  
DE  
*L'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



PALAIS DES ACADEMIES  
1, RUE DUCALE  
BRUXELLES

## SOMMAIRE

---

	Pages
<b>HOMMAGE A CHARLES DE COSTER</b> (Séance publique du 12 décembre 1959).	
Discours de M. Joseph Hanse .....	165
Discours de M. Jacques de Lacretelle .....	180
 <b>RAPPORTS :</b>	
<b>Prix académiques 1959</b> , par M. Luc Hommel .....	186
<b>Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1959</b> , par M. Edmond Vandercammen	188
 <b>CHRONIQUE</b>	
<b>Hommage à Ventura Garcia Calderon</b> , par M. Edmond Vandercammen .....	197
<b>Une exposition Charles De Coster</b> . Allocution de M. Luc Hommel .....	199

---

*Abonnement au Bulletin trimestriel: Un an: 100 frs, à verser au C. C. P.  
N° 150119 de l'Académie.*

## Hommage à Charles De Coster

---

*A l'occasion de la publication de l'édition définitive de « La Légende d'Ulenspiegel », l'Académie royale de langue et de littérature françaises a consacré sa séance publique annuelle du 12 décembre 1959 à un hommage à Charles De Coster. M. Charles Moureaux, Ministre de l'Instruction Publique, honorait cette manifestation de sa présence. Les discours ont été prononcés par M. Joseph Hanse, au nom de l'Académie royale, et par M. Jacques de Lacretelle, au nom de l'Académie française.*

### Discours de M. Joseph HANSE

En 1927, le centenaire de la naissance de Charles De Coster suscita de nombreuses manifestations : conférences, expositions, apposition de plaques, inauguration d'un monument, séance publique de l'Académie, discours de deux ministres des Sciences et des Arts. Car un destin repentant réserva au grand méconnu cette revanche : une crise gouvernementale, survenue entre deux cérémonies, substitua brutalement à un ministre éloquent un autre ministre éloquent, mais d'une couleur politique plus tendre, qui voulut évoquer à son tour, en leur grandeur, la vie et l'œuvre de Charles De Coster.

Ce n'était pas trop de deux ministres pour aider la Belgique à prendre véritablement conscience, pour la première fois, qu'elle était loin d'accorder à ce grand précurseur de notre réveil littéraire la place que déjà lui assignaient les études et les nombreuses traductions parues dans plusieurs langues.

J'ai assisté à la séance de l'Académie, en octobre 1927. Hubert Krains prit la parole au lieu de Georges Eekhoud, qui venait de mourir et qui avait eu De Coster pour professeur à l'École

militaire. L'excellent romancier wallon sut rendre à l'auteur de *La Légende d'Ulenspiegel* un hommage très sensible.

Après lui se leva, pétillant de malice, un de nos philologues les plus savants et les plus lettrés. Ma jeune ferveur s'indigna, je l'avoue, des réticences dont il nuança son éloge. Les opinions philosophiques et politiques de Charles De Coster ne lui déplaisaient pas, au contraire. Mais il avait lu la *Légende* en voulant y voir « un roman politique, la revanche de la franc-maçonnerie », et surtout le témoin d'une époque. Il ne cacha pas qu'il n'avait aucune estime pour les *Légendes flamandes*; à propos de *La Légende d'Ulenspiegel* il parla de « pastiche », de « l'archaïsme assez laborieux de son style » ; la fantaisie de l'écrivain lui parut « livresque » et « artificielle », sa gaieté un peu grosse, sa « causticité de surface ». On savait déjà, il l'avait dit ailleurs, qu'on mangeait et buvait trop, à son gré, dans cette œuvre flamande. L'Université belge, on le voit, n'avait pas encore, il y a trente-deux ans, franchement adopté le chef-d'œuvre inclassable qui la déconcertait. La gloire de Charles De Coster pouvait paraître alors discutable, sinon caduque.

Aujourd'hui, si tous les partis pris ne sont pas abandonnés, on ne peut plus mettre en doute l'inébranlable solidité de cette gloire ; c'est le monde entier qui la proclame ; ce sont, dans vingt pays, de nombreuses traductions qui l'attestent.

Dans ces conditions, il paraît légitime que, sans chercher quelque prétexte dans un anniversaire, une nouvelle génération, je ne dis pas une nouvelle vague, d'académiciens veuille faire le point et rendre un solennel hommage à une de nos gloires littéraires les plus sûres.

A ceux toutefois qui ont besoin du calendrier pour manifester leurs sentiments, on pourrait signaler que le premier fragment de *La Légende d'Ulenspiegel* a paru en 1859 dans le journal de Félicien Rops, l'*Uylenspiegel*.

Ce modeste centenaire mérite qu'on y pense un instant. On ne dira jamais avec assez de force l'importance des revues et des journaux littéraires. Si Rops n'avait pas fondé son hebdomadaire, peut-être Charles De Coster n'aurait-il écrit ni ses *Légendes flamandes* ni sa *Légende d'Ulenspiegel*. C'est le hasard d'un reportage fait pour ce journal qui lui a inspiré sa première

légende flamande, en 1856, et l'a orienté vers de nouveaux sujets, vers un nouveau style. Il apparaissait dès lors tout désigné pour reconstituer en son ancienne vigueur, comme ses amis l'y invitaient, l'histoire de cet Eulenspiegel allemand du XIV<sup>e</sup> siècle, devenu l'Uylenspiegel flamand et l'Espiègle français. Les farces, parfois médiocres, de cet impertinent aux cent métiers, qui ne respectait rien, avaient été imprimées pour la première fois en Allemagne au début du XVI<sup>e</sup> siècle et bientôt traduites en plusieurs langues, même en latin ; elles avaient connu, dans ces différentes versions, un vif succès, qui ne s'était pas encore éteint en France et en Flandre au XIX<sup>e</sup> siècle.

En Flandre, on voulut même faire d'Uylenspiegel un Flamand ; on le fit naître à Damme. C'est pourquoi, non sans avoir longtemps hésité, De Coster, suivant la prononciation locale, change Uylenspiegel en Ulenspiegel.

Du héros populaire, il ne conserve qu'une vingtaine de farces, qui ne méritaient pas toutes cet honneur. Il en forge d'autres, fines ou cocasses. Mais surtout il fait de ce vagabond l'incarnation de la Flandre vaillante et joyeuse, le héros de la lutte des Pays-Bas, de tous les Pays-Bas, contre l'odieuse oppression espagnole, à l'époque des guerres de religion.

Le XVI<sup>e</sup> siècle était alors d'actualité. De Coster, en rajeunissant Ulenspiegel, unit l'histoire au folklore, la violence et la haine à la bonne humeur et à l'idylle. Il associe à Ulenspiegel le bon gros Lamme Goedzak. Don Quichotte et Sancho, a-t-on dit. Rapprochement superficiel. Nul ne ressemble moins au Chevalier à la triste figure que cet Ulenspiegel farceur, endiablé, réaliste, nerveux, ce petit Flamand (car De Coster insiste sur sa petite taille), ce vagabond courageux qui collectionne les aventures amoureuses et fait la guerre en chantant. Quant à Lamme Goedzak, ce sentimental promenant partout son besoin de tendresse et son appétit colossal, il est plus sensible, plus intelligent, plus courageux que Sancho.

Toute une famille, tout un peuple se met à vivre dans la féconde imagination de Charles De Coster. Les potences se dressent, les bûchers s'allument, les cloches sonnent le tocsin, la résistance s'organise, les armées et les flottes se mettent en mouvement, les cieux mêmes s'émeuvent. Mais à l'origine

il y a, ne l'oublions pas, la toute petite et capitale impulsion du projet sans grandeur né dans les bureaux du journal *Ulyenspiegel*.

Ce n'est pourtant pas ce détail qui a retenu l'attention de l'Académie. Elle a voulu s'associer à ce qui lui a paru un événement dans l'histoire de nos lettres : la publication cette année, après plus de 90 ans, de l'édition définitive de *La Légende d'Ulyenspiegel*.

Un chef-d'œuvre apparaît enfin, pour la première fois, sous son vrai visage. Pourquoi ce retard ? L'œuvre est restée près de dix ans sur le métier. De Coster n'a cessé de la refondre et de l'affiner en attendant de trouver un éditeur ; il en a surtout inlassablement poli le style. Il a fourni à son imprimeur parisien, en 1867, un manuscrit qui, tout éloigné qu'il fût du premier jet, révélait la hâte avec laquelle la copie avait parfois été faite et surtout témoignait de cette exigence toujours insatisfaite d'un styliste. De Coster, pour sa *Légende d'Ulyenspiegel*, parce qu'il s'y forgeait un style, n'a jamais pu renoncer, même au dernier moment, à chercher une expression plus juste, plus concise, plus ferme, plus originale.

Les typographes parisiens ont imprimé ce très gros volume en un mois et demi, en partant d'un manuscrit souvent difficile à déchiffrer. D'où d'innombrables coquilles, contresens et lacunes. Au lieu de se borner à les relever sur les épreuves, De Coster, absorbé encore et sans cesse par le souci d'une meilleure expression, remanie de nouveau sa rédaction, apporte parfois en une seule page soixante-quinze corrections.

A l'exposition organisée par le Musée de la Littérature à la Bibliothèque royale, et qui s'ouvrira dans huit jours, on pourra voir notamment un cahier des premières épreuves corrigées par l'auteur. Trois semaines avant la sortie de presse, alors qu'il reste à imprimer plus d'un tiers de son livre, De Coster biffe huit lignes, les remplace par un becquet, supprime des alinéas, oblige les typographes à recomposer presque entièrement la page. Et il changera encore son texte à la dernière minute sur les secondes épreuves. Faut-il s'étonner dès lors des centaines de fautes de l'édition originale ? Le nombre même de ces fautes a fait douter de certaines leçons correctes. Les éditeurs suivants, après la

mort de Charles De Coster, se sont trop souvent permis de corriger l'œuvre à leur gré ou de la reproduire avec une impardonnable négligence ; aucun n'a étudié le manuscrit.

Il a donc fallu, pour établir l'édition définitive, reprendre la première édition, le manuscrit, les deux séries d'épreuves, non pas avec la prétention de corriger De Coster, mais avec la volonté de respecter scrupuleusement sa pensée, ses intentions. Au terme de ce long travail, *La Légende d'Ulenspiegel*, après avoir fait le tour du monde sous vingt déguisements, apparaît enfin aujourd'hui dans sa pureté ; ses archaïsmes, si importants pour la coloration du style, sont ramenés à la discrétion finalement voulue par De Coster.

Je serais ingrat si je ne remerciais pas mes confrères d'avoir mesuré toute la délicatesse et toute l'importance de cette restauration d'un chef-d'œuvre. Qu'il me soit permis, néanmoins, d'avouer que l'intérêt principal de cette cérémonie est, à mes yeux, dans l'hommage que la France va rendre ici à l'auteur de *La Légende d'Ulenspiegel*.

Les peuples les plus divers, sous les régimes politiques les plus opposés, sont aujourd'hui sensibles à la puissance de cette œuvre, à sa valeur littéraire et humaine, ils en apprécient la gaieté, la couleur, le pathétique, la tendresse, ils y retrouvent le symbole d'un peuple qui lutte pour sa liberté, l'image d'un pays qui ne veut pas mourir ni se courber sous le joug. *La Légende d'Ulenspiegel* est traduite, admirée en Amérique, en Afrique et en Asie comme en Europe ; en Russie, en Pologne, en Hongrie comme en Allemagne et en Tchécoslovaquie ; en Espagne et en Italie comme dans les pays du Nord ; en Angleterre comme en Bulgarie, en Israël et au Brésil.

Une seule chose, mais essentielle, manquait à cette gloire d'un livre qui honore avant tout la littérature française : l'admission dans le Panthéon littéraire de la France.

Cette justice tardive, un maître éminent, Abel Lefranc, l'avait revendiquée avec force, en 1927, du haut de sa chaire du Collège de France. Il disait, et je ne puis mieux faire que de m'effacer derrière l'autorité et l'admiration d'un tel historien des lettres françaises :

« En songeant au prochain centenaire de la naissance de Charles

*De Coster, j'ai tenu à relire, presque d'une seule venue, le chef-d'œuvre de l'écrivain belge, chef-d'œuvre aussi des lettres françaises : La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs... (...) Comment décrire en quelques mots l'émerveillement, le charme, les impressions multiples, tour à tour poignantes, tendres et joyeuses, ressenties au cours d'une pareille lecture ? (...) Oui, le roman qui vit le jour il y a exactement soixante ans, n'offre aucune ride : il paraît même plus jeune, plus séduisant que jamais, après l'immense crise ! Il est sûr qu'il bravera le temps et que son prestige n'a désormais rien à craindre des variations du goût. Ulenspiegel participera à l'immortalité des grandes œuvres ; avec chaque génération il retrouvera, grâce à la vie intense qui s'en dégage, des admirateurs nouveaux et fervents, dont le nombre ne fera que croître. Véritable épopée, qui exprime l'âme d'un peuple héroïque, auquel nous lie maintenant une fraternité indestructible, ce livre est, par ailleurs, du petit nombre de ceux auxquels l'humanité pourra toujours demander une joie littéraire complète, en même temps qu'un aliment précieux de l'esprit. (...) Tout le seizième siècle s'éveille en ce roman unique. Nulle monotonie, nulle longueur ne viennent alanguir l'attention. A travers ce prestigieux tableau d'une époque troublée, les rudes récits de guerre, l'idylle, la satire, le rire, la ripaille et la farce alternent et se mêlent, sans que le lecteur puisse s'en étonner un instant. (...) L'œuvre a vraiment jailli spontanée, tumultueuse, avec sa riche substance et sa variété, de l'âme généreuse et forte de De Coster, éprise à la fois d'idéal, de liberté et de pitié. »*

Et après avoir souhaité « que de nombreux lecteurs aillent vers elle et qu'ils s'en imprègnent », il affirmait : « Une telle révélation les élèvera, les nourrira, les réjouira », et il concluait : « Que la France, en particulier, songe qu'*Ulenspiegel* honore sa langue (...) et qu'elle accueille (...) le grand poète trop peu connu, pour l'installer enfin, fraternellement, dans son Panthéon littéraire. »

Qu'un appel si chaleureux, lancé par un tel maître, soit resté sans écho en France dans le monde des critiques et des historiens de la littérature, on peut s'en étonner. Et pourtant des

écrivains célèbres, notamment Georges Duhamel et Romain Rolland, ont proclamé à leur tour la haute valeur littéraire et humaine de *La Légende d'Ulenspiegel*. Le public français n'est pas insensible au charme de la *Légende*. Les éditeurs français, à plusieurs reprises, ont donné des éditions courantes ou luxueuses, complètes ou partielles ; mais la critique et les historiens ont obstinément ignoré ce livre ou l'ont considéré comme un pastiche écrit dans la langue du XVI<sup>e</sup> siècle ou comme une adaptation de l'allemand ou une traduction du flamand.

Voici qu'enfin la France bouge, voici qu'elle parle. Il y a quelques mois, l'excellent historien Henri Clouard s'écriait : « Il faut que l'histoire littéraire écoute les Duhamel et les Abel Lefranc, elle doit reconnaître qu'*Ulenspiegel* honore la langue française... »

Il ajoutait :

*« Au cours de cette épopée des Pays-Bas, la Légende entretient et développe un roman d'amour ; la figure de Nele engendre une adorable idylle, riche de délicatesses où l'émoi sourit, en contraste fécond avec le monde tumultueux des passions et des aventures, de la haine et de l'héroïsme, voire de la sorcellerie, et de la pire, celle de l'âme. »*

*Ah ! les ressorts dramatiques ne manquent point, ni l'intense pathétique, et quels suc, quelles couleurs, quelles belles chairs ! Fête et crime, kermesse et enfer, vin et sang qui coulent. La violence du terroir souffle en tempête dans tout le récit, la terre vigoureuse et grasse de Lemonnier et de Verhaeren fait monter dans le livre toute la sève de l'art flamand. Mais en même temps la Légende est par son humanité de tous les instants une œuvre universelle, une des merveilles de la littérature humaine. Que son auteur soit mort dans la misère, on en serre les poings. »*

Il y a quelques semaines André Billy, de l'Académie Goncourt, approuvait notre croisade et proclamait lui aussi que *La Légende d'Ulenspiegel* est un chef-d'œuvre.

Aujourd'hui l'Académie française nous délègue, pour s'associer à notre hommage, un de ses membres les plus célèbres, M. Jacques de Lacretelle. Que ce grand romancier, qui a su tenir et dépasser dans *Les Hauts Ponts* les riches promesses de

*Silbermann*, ce critique très fin qui a si bien parlé de ses maîtres et de ses amis, notamment de Marcel Proust, cet excellent traducteur de Mary Webb et d'Emily Bronte, ait accepté avec enthousiasme de venir, entre deux longs voyages, unir à la nôtre sa voix éloquente et autorisée, voilà pour nous l'événement du jour. C'est, je crois, la première fois qu'il parlera de notre auteur. Je ne sais ce qu'il en pense. Vous voyez qu'aujourd'hui encore l'Académie, pour ce concert, n'a pas pris la peine d'accorder ses violons. Nous sommes rassurés d'ailleurs, car M. de Lacretelle n'est pas de ceux qui aiment les œuvres ternes. Il l'a dit à propos de Stendhal : « L'on doit écrire un roman avec ses passions. Amour, colère, haine, ces sentiments doivent dominer les personnages comme l'écume marque la crête des vagues. »

Qui donc, plus que Charles De Coster, a écrit son roman avec ses passions, avec sa tendresse et sa haine ? Rappelez-vous ce chapitre célèbre où l'on voit Ulenspiegel et Nele se promener dans la campagne fleurie (I, 31). Il faudrait, pour donner à cette charmante page tout son relief, la replacer après le récit de la mort de Marie de Portugal, épouse délaissée de Philippe et mère de Don Carlos. Car sous le morcellement des scènes détachées, souvent une profonde unité relie, oppose les divers épisodes :

*« Mais Ulenspiegel et Nele s'aimaient d'amour.*

*On était alors à la fin d'avril, tous les arbres en fleurs, toutes les plantes gonflées de sève attendaient Mai, qui vient sur la terre accompagné d'un paon, fleuri comme un bouquet, et fait chanter les rossignols dans les arbres.*

*Souvent Ulenspiegel et Nele erraient à deux par les chemins. Nele se tenait au bras d'Ulenspiegel et de ses deux mains s'y accrochait. Ulenspiegel, prenant plaisir à ce jeu, passait souvent son bras autour de la taille de Nele, pour la mieux tenir, disait-il. Et elle était heureuse, mais elle ne parlait point.*

*Le vent roulait mollement sur les chemins le parfum des prairies ; la mer au loin mugissait au soleil, paresseuse ; Ulenspiegel était comme un jeune diable, tout fier, et Nele comme une petite sainte du Paradis, toute honteuse de son plaisir.*

*Elle appuyait la tête sur l'épaule d'Ulenspiegel, il lui prenait les mains et, cheminant, il la baisait au front, sur les joues et sur sa bouche mignonne. Mais elle ne parlait point. »*

Il faut que je m'arrête, non sans vous faire observer l'absence de tout archaïsme dans cette langue si fraîche, si cristalline, qu'on a osé accuser de pasticher celle de Rabelais !

Opposons à ce pastel la dure eau-forte où l'on voit le jeune Philippe II prendre plaisir à torturer une jeune guenon (I, 22). Ici encore il faudrait éclairer cette scène par la suivante, qui raconte comment le jeune Ulenspiegel recueille et soigne un chien blessé. L'empereur, rentré de la guerre, cherche son fils dans les coins les plus sombres du palais, où l'enfant aime à se réfugier. Le gouverneur du prince accompagne Charles Quint :

*« Ayant traversé bon nombre de salles, ils vinrent finalement à une espèce de réduit sans pavement et éclairé par une lucarne. Là, ils virent enfoncé dans le sol un poteau auquel était attachée par la taille une guenon toute petite et mignonne, envoyée des Indes à Son Altesse pour la réjouir par ses jeunes ébattements. Au bas du poteau fumaient des fagots rouges encore, et il y avait dans le réduit une mauvaise odeur de poil brûlé.*

*La bestiole avait tant souffert en mourant dans ce feu que son petit corps semblait être, non pas celui d'un animal ayant eu vie, mais un fragment de racine rugueuse et tordue, et sa bouche était ouverte comme pour crier la mort, il s'y voyait de l'écume sanglante, et l'eau de ses larmes mouillait sa face. »*

Ici, vous avez perçu peut-être un très discret vieillissement de la langue, mais il s'agit d'une légère patine et non d'un pastiche, répétons-le. De Coster s'est fait son style poétique ; ce n'est pas des *Contes drolatiques* de Balzac qu'il faut le rapprocher, c'est bientôt plutôt des écrivains qui, plusieurs années après lui, tâcheront de rendre au français une nouvelle sève, puisée dans les vieux auteurs. De Coster n'est pas un imitateur attardé, c'est un écrivain d'avant-garde, un précurseur.

La qualité de cette œuvre et de ce style, c'est un Français qui le premier a su la reconnaître dès 1868. Car il faut signaler que *La Légende d'Ulenspiegel*, lorsqu'elle a paru, a été mieux

accueillie en France qu'en Belgique. Sans doute le livre, sorti de presse dans les derniers jours de 1867, n'a guère suscité de réactions dans la presse parisienne. C'est que, dans la plupart des journaux français de l'époque, la littérature tenait peu de place. Ils étaient littéralement absorbés par la polémique, les procès, l'actualité, le théâtre, la réclame et la politique. Passibles de poursuites judiciaires s'ils introduisaient quelque jugement personnel dans leur relation des débats du Corps législatif, ils en publiaient in extenso le compte rendu analytique officiel, ce qui prenait régulièrement une ou deux des quatre pages sur lesquelles ils paraissaient.

J'ai feuilleté vingt journaux de l'année 1868 et constaté une fois de plus que l'histoire est un éternel recommencement. On parle alors comme aujourd'hui d'un concile, on dénonce une crise d'autorité à propos d'une jeunesse affranchie, qui parfois se révolte dans les lycées ; mais surtout on craint la guerre, on la sent menaçante, on propose même une conférence au sommet. *Le Gaulois* du 13 juillet réclame « un Congrès de tous les souverains qui aurait pour but d'assurer le désarmement universel ». La littérature, qualifiée parfois de « putride », retient moins l'attention que les sciences.

Et pourtant le chef-d'œuvre belge va trouver en France, dans cette presse, un accueil chaleureux, compréhensif, moins réservé qu'en Belgique. De Coster le note lui-même avec joie et surprise : « Toute la presse française l'a accueillie plus que favorablement. »

Ne citons qu'un de ces articles. Il est particulièrement significatif, car il paraît en décembre 1868 dans un journal devenu plutôt catholique et officieux. *Le Constitutionnel* pourrait juger avec froideur, avec réserve cette *Légende d'Ulenspiegel* toute vibrante d'anticléricisme, de haine de la dictature, et dont l'auteur est connu, même en France, comme un adversaire farouche de Napoléon III. Il pourrait aussi, comme certains pontifes belges de l'époque, s'effrayer des audaces de l'œuvre, de ses évocations réalistes. Tout cela au contraire l'enchanté. Il goûte, malgré son sel un peu gros, la franche gaieté de *La Légende d'Ulenspiegel*, il apprécie ce style personnel, légèrement teinté d'archaïsmes ; il se garde bien de parler d'un pastiche,

il loue le goût très sûr, la juste mesure de cette langue qui lui paraît la vérité même de l'art. Il est sensible à la poésie, à la variété de l'œuvre, bouleversé par « certaines pages dont la grandeur sinistre, dit-il, atteint presque au sublime ». Il ose dire et répéter : « C'est un livre qui restera ». Il note encore que De Coster « a su marier l'idylle à l'épopée et trouver dans ce contraste des effets d'une beauté saisissante ».

Épopée, voilà le grand mot lâché. Il fera fortune. Il s'imposait. *La Légende d'Ulenspiegel*, confrontée avec les normes du roman traditionnel, est déconcertante. Elle n'en a ni la structure, ni l'enchaînement suivi, ni le ton, ni le souci d'approfondissement psychologique. De Coster ne veut pas nous révéler à nous-mêmes. Il est plus profond, plus nuancé qu'on ne le croit, il n'ignore pas les troubles profondeurs de l'âme orgueilleuse, envieuse, cupide, inquiète, hypocrite. Mais ses protagonistes n'ont pas une nature compliquée. La plupart sont tout d'une pièce, à première vue. C'est par là, comme par sa composition, par son découpage, par la fusion intime de la légende et de l'histoire, par le refus de faire vieillir ses héros, jetés dans une aventure qui dure de longues années, par la grandeur étrange de quelques scènes surnaturelles, par la ferveur du patriotisme, par le souffle et le style, que *La Légende d'Ulenspiegel* se rapproche de l'épopée plutôt que du roman historique. Mais en quelle épopée voit-on revivre pareillement un peuple, dans la réalité de la vie quotidienne, dans ses travaux et ses joies, dans l'intimité des chaumières comme dans les scènes de tavernes ?

A vrai dire, et c'est toujours là qu'il faut en revenir, c'est une œuvre unique, dont aucune littérature n'offre le pendant. Et je crois bien que c'est pour cela qu'elle s'est imposée si lentement, mais si sûrement. Tout, d'ailleurs, s'est tourné contre elle : son format, sa riche présentation, ses eaux-fortes, son prix de vente en faisaient un livre de luxe, de bibliophile. Son titre aussi déconcertait : les Français, dans l'ensemble, ne s'intéressaient pas aux littératures des pays voisins, la Flandre n'était pas encore à la mode en France et cette *Légende d'Ulenspiegel* avait trop l'air de n'être qu'une adaptation du vieux livre populaire allemand ou, comme vient de l'écrire un critique français, « une vaste resucée du vieux livre allemand dont (il avait)

traduit des extraits sur le banc de la classe ». L'époque enfin, je l'ai dit, était peu propice aux grands lancements littéraires. C'est en vain que l'éditeur recourt en 1869 au subterfuge d'une « seconde édition ». La guerre de 1870 va replier la France sur elle-même, la détourner davantage encore de l'étranger et surtout d'une œuvre qui semble venir d'Outre-Rhin.

Ah ! si *La Légende d'Ulenspiegel* avait paru quinze ans plus tard, quand la France et la Belgique se rapprochaient sur le plan littéraire ! Avant d'adopter Rodenbach et Maeterlinck, elle se serait peut-être laissé enchanter par ce livre original et insolite ! Et quel tapage aurait fait autour de ce chef-d'œuvre *La Jeune Belgique*, dans l'émerveillement d'une découverte qui n'aurait pas été une exhumation ! Quel article Verhaeren aurait écrit, lui qui a si bien dit, plus tard, la puissante originalité de cette œuvre, de son style !

Mais cessons de rêver, d'imaginer ce qu'aurait pu être le destin de Charles De Coster. Il triomphe aujourd'hui. Allons-nous regretter que *La Légende d'Ulenspiegel* écrase le reste de son œuvre ? Je ne plaiderais ni pour les *Contes brabançons* (1861) ni même pour *Le Voyage de noce* (1872), ce curieux roman réaliste, trop inégal, auquel pourtant l'étranger s'est vivement intéressé. Mais je demanderais volontiers qu'on n'oublie pas les *Légendes flamandes*. Si *La légende d'Ulenspiegel* est une cathédrale, les *Légendes flamandes* en sont le portail.

Avant de les faire paraître, De Coster a beaucoup écrit, mais il a peu publié. Jusqu'en 1856 il cherche sa voie. Il met longtemps à se débarrasser d'un romantisme qui est dans sa nature plus encore que dans l'air du temps. C'est en vain qu'on chercherait dans ses premiers essais, pendant dix ans, la marque d'un tempérament flamand. Il n'est d'ailleurs flamand que par son père ; sa mère est wallonne. On sait que ses parents étaient au service d'un prélat belge, nonce apostolique en Bavière. Il est né à Munich, mais il a quitté l'Allemagne à l'âge de trois ou quatre ans. Il a toujours ignoré l'allemand. Qu'on n'aille donc pas croire que ce bref séjour en Allemagne, dans un milieu français, ait eu la moindre influence sur son œuvre et sur le choix de son sujet. Tout est faux dans ce qu'on a écrit sur les sources allemandes de *La Légende d'Ulenspiegel*.

Autre légende, qui ne résiste pas davantage à l'examen critique. On a voulu donner à Charles De Coster un père wallon ; lorsqu'il a fallu, devant l'évidence des dates, renoncer au piment d'un nonce et archevêque, on s'est rabattu, avec non moins de fantaisie, sur un militaire, le frère du nonce. Roman que tout cela, roman malsain.

De Coster est donc né d'un père flamand et d'une mère wallonne. La langue du foyer où il grandit est le français. Au reste, il a, très jeune encore, la douleur de perdre son père, qui le chérissait. C'est à Bruxelles qu'il vit, dès l'âge de quatre ans, avec sa mère et sa sœur. Rien ne trahit, dans ses premiers écrits, quelque influence flamande. Et pourtant un jour il se rapprochera de la Flandre (celle-ci comprise au sens large), il s'attachera à son peuple, à son folklore, à son histoire. Il l'aimera, d'un amour lucide qui veut le rapprochement des Wallons et des Flamands. Il avouera sa sympathie pour la langue flamande, parce que c'est, comme le wallon, la langue de la vie intime ; mais ce flamand qu'il aime, — peut-être est-il bon de le rappeler — il ne pense jamais à le substituer au français sur le plan national ou littéraire.

Il n'en reste pas moins que vers l'âge de trente ans, entraîné par ses amitiés, séduit par la découverte de vieilles légendes, attiré par l'amour du peuple, par le désir de se renouveler, de traiter des sujets neufs, il se rapproche de la Flandre, il cherche à en comprendre la langue, il y arrive sans nul doute ; peut-être même parvient-il à s'exprimer vaille que vaille en flamand, je n'en suis pas sûr ; en tout cas, il n'ira pas au-delà.

Mais l'essentiel est atteint. Pour la première fois se réalise un accord parfait entre un écrivain foncièrement français dans toute sa formation et une matière de coloration nettement flamande. Miracle de la volonté, de la sympathie, non du sang.

De Coster l'a dit avec énergie : il n'a voulu servir aucune cause, il a voulu simplement faire une œuvre d'art et ne marcher sur les traces de personne. Si l'on a commis une grossière erreur en accusant d'orangisme ce grand patriote, on ne s'est pas moins trompé en imaginant qu'il a « voulu » transposer au XVI<sup>e</sup> siècle les dissensions politiques et religieuses du XIX<sup>e</sup>. Des passions de son époque, il ne transmet à son œuvre que l'amour farouche

de la liberté, de l'indépendance nationale, et l'esprit démocratique. De Coster ne cache pas sa tendresse pour les gueux errants, traqués ; mais il sait qu'un peuple n'est pas fait seulement de vagabonds ; il en donne donc une image multiple et contrastante.

Les événements historiques auxquels il associe ses personnages, il les revit, il les recrée avec force, après s'être solidement documenté chez les historiens et dans les archives. Certaines de ses sources nous paraissent aujourd'hui suspectes, tendancieuses ; elles l'étaient beaucoup moins il y a cent ans. Je crois dans l'ensemble à la bonne foi de Charles De Coster, à une bonne foi passionnée d'ailleurs, qui peut se laisser aveugler, qui reste la bonne foi d'un romancier, non d'un historien. Encore faut-il se souvenir que la passion et le parti pris échauffent alors maints historiens. De Coster n'a jamais cru manquer aux exigences de l'œuvre d'art en inventant des scènes que le caractère réel ou supposé des personnages et les mœurs du temps permettaient d'imaginer. Il se défend d'écrire un pamphlet, mais il serait un médiocre romancier s'il ne prenait point parti pour les personnages qu'il crée ou recrée, qu'il porte en lui, avec lesquels il vit. Objectif et froid, quelle *Légende* eût-il écrite ? Allons-nous regretter son lyrisme, sa tendresse, son indignation, sa pitié, sa puissance dramatique ? On se plaint qu'il y ait trop de scènes de tortures. C'est que l'ancienne justice était trop souvent barbare, inhumaine et De Coster a pensé qu'une image du XVI<sup>e</sup> siècle sans ces superstitions, ces sorcelleries, ces supplices, ces bûchers, serait une image fausse. Je le répète, il vit avec ce peuple d'il y a trois cents ans, il l'entend, il le fait parler. On est frappé du nombre et de la variété des dialogues dans ce récit. Aussi n'est-il pas étonnant que cette œuvre d'une telle intensité dramatique, et dont les séquences se prêtent si bien à la division en scènes, ait tenté plusieurs hommes de théâtre.

Elle a davantage encore inspiré les dessinateurs et les peintres. N'est-elle pas, au XIX<sup>e</sup> siècle, la première œuvre littéraire belge dont le style soit si coloré ? C'est que De Coster est le premier de nos écrivains modernes qui ait vécu dans une telle intimité avec les peintres, vivants ou morts. Lorsqu'on lit la *Légende*, on ne peut s'empêcher de penser à Bruegel, à Jérôme

Bosch, à Jordaens, à Rubens, à Jan Steen ; et pourtant jamais on n'a pu noter qu'une parenté toute relative de motifs entre telle page et telle toile, tant la création, ici encore, est originale et d'une richesse extraordinaire. On a reproché à De Coster ce qu'on appelle improprement sa truculence. Admettons qu'il manque parfois de mesure, mais n'oublions pas la nature de son sujet, l'époque où il le situe, l'inévitable grossissement de la farce et de l'épopée. N'oublions pas ce qu'il ose dire de lui-même : « Il a beaucoup étudié les vieux auteurs et les peintres aussi, mais il les a faits siens. De là ce vocabulaire riche d'expressions, ces scènes où l'on retrouve le rire et le débraillé de Jean Steen, ces scènes héroïques menées avec la fougue de Rubens, ces sabbats vertigineux à force de sève, qui ne rappellent rien, ni personne. » Quel fier langage ! N'oublions pas surtout la pudeur, la délicatesse de tant de pages ! Et pourtant on a parlé de grossièreté ou même d'obscénité ! Là aussi De Coster nous répond lui-même : « Le grossier ni l'obscène ne seront jamais de l'art. »

Parce que son œuvre vibre de sympathie pour le peuple flamand, parce que son pittoresque et sa couleur sont dans la tradition picturale flamande, on peut avoir l'impression de se trouver devant l'œuvre d'un Flamand. Mais il y a plus, et ce n'est pas un paradoxe. C'est le français même de Charles De Coster qui donne cette impression. Non qu'il soit incorrect ; il est dans la plus pure tradition française. Mais le ton est si bien adapté à ce sujet flamand, la langue, à la fois simple et riche, est si poétique, elle donne une telle impression de dépaysement qu'on croit lire une histoire surgie d'un autre siècle, venue d'une autre tradition, nourrie encore d'une sève populaire. Réussite étonnante d'un artiste qui s'est forgé son style à une époque où la banalité du style était monnaie courante. Les Jeunes Belgique ne s'y sont pas trompés. C'est la qualité qu'ils lui reconnurent par-dessus tout, c'est la leçon qu'ils voulurent recevoir de cet aîné : « Oui, déclarèrent-ils, Charles De Coster eut le don du style, l'imagination verbale, le sens de la vie des mots ; il fut un poète en prose. »

C'est ainsi que *La Légende d'Ulenspiegel*, si elle a pu émouvoir par sa haute valeur pittoresque, humaine et dramatique les

peuples les plus étrangers au génie français, doit aujourd'hui être célébrée surtout comme une grande œuvre d'art, un chef-d'œuvre qui nous fait honneur mais qui, redisons-le après d'illustres maîtres, honore avant tout la littérature française.

### Discours de M. Jacques de LACRETELLE

L'Académie Française est heureuse de s'associer aujourd'hui à l'hommage que vous rendez à Charles De Coster.

Vous célébrez en lui un écrivain dont vous avez le droit d'être fiers, car si toute son œuvre est inspirée de votre terroir, de vos paysages, de vos légendes, elle apporte un sentiment de l'art, un idéal de liberté et une image de l'homme qui tendent à l'universalité. Et une fois au moins, dans son inoubliable *Thyl Ulenspiegel*, De Coster a créé un type.

Vous l'avouerez-vous ? Avant de venir mêler ma voix à la vôtre, je connaissais mal la vie de votre compatriote. J'ignorais ses amitiés choisies parmi les peintres — Rops entre autres — et sa participation au grand mouvement littéraire belge qui fit le lien entre notre romantisme et la Jeune Belgique. Je n'avais pas lu le récit de son voyage en Zélande, dont chaque page est un petit roman en action, aussi plaisant à suivre que les voyages de Nerval ou de Théophile Gautier. Enfin ses lettres à sa fiancée ne m'avaient pas révélé, en lui, la nature sensible, un peu chimérique, qui jette dans un amour ses enthousiasmes et ses défis, ses plaintes et ses cris de colère.

Vous rappelez-vous une de ces lettres, datées de 1857, au moment où il écrit *Les légendes flamandes* ? C'est un document émouvant par sa sincérité fiévreuse.

*« Tu me demandes si je travaille — dit-il à celle qu'il aime — et si je suis heureux. Ma vie est toujours la même : on me parle toujours de places, d'emploi, de misère, et chaque parole me tombe bien lourde sur le cœur. Ce n'est cependant pas l'heure de me décourager, mais je souffre à chaque pas que je fais dans la réalité. Mon livre me reste, comme un souvenir de ma jeunesse, de mes illusions, de mon enthousiasme et de ma foi dans l'avenir. Les oiseaux bleus*

*s'envolent, c'est l'heure des corbeaux. Dans mon esprit, où jadis les beaux rêves volaient dans le ciel bleu comme des hirondelles, où je ne voyais qu'arbres rians, campagnes inondées de soleil, fêtes de la vie et fêtes du cœur, dans mon esprit, maintenant, une seule vision reste : c'est, sous un ciel de plomb, un marécage noir, des arbres désenfeuillés. Et je me représente toujours être au milieu de ce triste paysage. On dit que mon livre est beau ; mais à quoi donc sert-il de faire de belles choses ? Est-ce que l'hôpital est nécessairement le lot de ceux qui ne veulent vivre que par la poésie ?... Je sens une force réelle en moi. Est-ce que je la dépense mal ? Je chercherai. Foin, d'ailleurs de la mélancolie ! Je n'ai que faire de moi-même, et si je souffre aujourd'hui, je serai bien demain, et ainsi je ne ferai que partager le sort de cent millions d'hommes qui pensent comme moi. Et puis, après avoir un peu ri, beaucoup pleuré, j'irai où tout va. Et, ma foi, que Dieu me bénisse !*

*« Je ne te demande, à toi, qu'une seule chose, c'est tâcher d'être, pour nous deux, un peu heureuse, un peu gaie. Trouvons ensemble la lumière de la vie et de l'amour. Je t'aime ».*

J'ai voulu vous relire en entier ce passage, car il me semble que tous les écrivains, tous les artistes, peuvent se reconnaître dans ce tableau changeant, où le jour succède à la nuit, où l'amour parle en même temps que le désenchantement.

Pour devenir un grand artiste, il faut posséder ces deux registres, ce double don. Il faut voir la réalité et savoir y échapper. Il faut douter de soi, puis vaincre ses doutes.

Charles De Coster a connu ce chemin qui monte. Il est le compagnon de tous ceux qui cherchent la voie la plus difficile. Quand il se plaint, c'est avec une sorte de mépris pour ceux qui connaissent une réussite plus aisée. Ni orgueil, ni concession, tel est, me semble-t-il, sa devise.

Le succès, il a eu la chance de le rencontrer enfin avec *Ulenspiegel*. Comment ces conjonctures se produisent-elles ? Pourquoi, un beau jour, sommes-nous mis en présence d'un sujet, d'un thème, auquel nous étions prédestinés à notre insu ? Par quelle grâce l'inspiration vient-elle souffler en nous ? Toute explication serait vaine. Le mystère de ces mariages heureux subsistera toujours. Et c'est bien ainsi, car un chef-d'œuvre prend un peu, alors, l'apparence d'un miracle.

Toutefois, comme c'est une question que je me suis souvent posée, laissez-moi vous fournir une hypothèse.

De tels succès se produisent lorsque notre vision d'artiste se trouve brusquement en plein accord avec nos convictions intellectuelles. Alors nous traduisons nos idées par les images les plus vraies, les plus fortes, alors nous parvenons à forger une langue qui nous appartient.

Cet *Ulenspiegel*, De Coster l'a retrouvé par miracle — je répète le mot — dans son humeur, dans son tempérament indépendant, aventureux même, dans ses accès de gaieté comme dans ses moments de désespoir.

Peu nous importe qu'il n'ait pas créé entièrement le personnage. Il a endossé le costume et a joué le rôle avec la flamme et la conviction d'un acteur qui brûle les planches et jette sa tirade aux nues. L'amour de la liberté lui a donné des ailes. Le refus de l'intolérance a armé son poing. Et son bon sens réaliste, son esprit narquois, son culte de la poésie, sont venus parer le héros de tout ce qui manquait jusque là à la légende originale.

C'est vous dire, Messieurs, combien il faut louer votre confrère, M. Joseph Hanse, de s'être fait l'éditeur intelligent et exact d'*Ulenspiegel*. Le texte intégral nous apporte la fresque complète de cette épopée nationale et non des fragments tronqués et retouchés.

Cette nouvelle lecture nous prouve que votre Tyl méritait d'être connu dans toute sa verdeur et dans tous ses tours. Il ne se répète pas, il s'affirme à chaque scène. Il ne lasse pas, il entraîne le lecteur à sa suite, comme le cortège bigarré d'un grand carnaval populaire, où, parfois, le pied glisse dans le sang. Et l'art de Charles De Coster est de varier les épisodes, de passer brusquement, comme dans la lettre que je lisais tout à l'heure, de l'ombre à la lumière, de la tragédie à la farce.

J'ai eu la chance de lire, en même temps que cette nouvelle présentation d'*Ulenspiegel*, le beau livre que votre confrère Luc Hommel vient de consacrer à Marguerite d'York.

Quelle destinée tumultueuse que celle de ces Flandres déchirées entre des convoitises rivales ! Et cependant, au cœur du pays, un noyau qui ne se laisse pas entamer, une âme qui proteste, qui résiste pendant des siècles.

Bien qu'ils traitent d'époques différentes, dans ces deux ouvrages, l'un le roman légendaire, et l'autre l'histoire authentique, c'est la même trame qui se dessine, c'est la même image qui apparaît.

Faut-il louer aussi le style de Charles De Coster ? Ce serait pour dire que, là encore, il y a eu une alliance miraculeuse entre le tempérament de l'auteur et son érudition de lettré. Rien n'accroche l'oreille et tout appartient à l'époque. Il a rajeuni les mots en les utilisant avec simplicité et en les plaçant avec justesse.

Dois-je maintenant, à propos de Charles De Coster, et en tant qu'écrivain français, faire acte de contrition ? La préface de M. Joseph Hanse m'y inviterait. Il nous reproche de ne pas connaître suffisamment un ouvrage qui honore notre langue et qui est traduit, que dis-je ! commenté avec enthousiasme en de nombreux pays.

M. Hanse a raison, bien que le jugement de Romain Rolland, de Georges Duhamel, d'Abel Lefranc, soient pour De Coster des témoignages non négligeables.

Mais le Français, Messieurs, on vous l'a dit, n'a pas la tête épique. Ce qui était vrai du temps de Boileau l'est bien davantage aujourd'hui. Les longues chevauchées, même mouvementées, comiques ou glorieuses, ne sont pas notre fort. Croyez-vous que beaucoup de Français, en dehors des lettrés ou des spécialistes, aient lu les Romans de la Table Ronde ou Rabelais en entier ? Est-ce que la *Jeanne d'Arc* de Péguy a la place d'une œuvre nationale ? Quel grand ouvrage d'imagination la Révolution de 89 a-t-elle suscité ? Et si Gavroche continue à courir les rues, je ne suis pas sûr que la jeune génération se délecte à la lecture des *Misérables*.

Non, il faut l'avouer, dans notre bibliothèque, le rayon de l'épopée ou de la légende historique ne pèse guère. C'est le point faible de notre littérature. De nos jours je ne vois guère que le *Colas Breugnon* de Romain Rolland qui s'y rattache. Bref, ce n'est pas De Coster que nous refusons d'admirer, c'est le genre même de son œuvre qui nous effraie et sort de nos habitudes. Alors que, dans les littératures germaniques, anglo-saxonnes ou nordiques, l'époquée, qu'elle soit lyrique ou réaliste, a son chemin de gloire et compte d'innombrables lecteurs.

Je souhaite que la nouvelle présentation d'*Ulenspiegel* nous ouvre les yeux... Mais, je n'en suis pas sûr Je crois que les auteurs français chercheront toujours plus volontiers le succès dans l'analyse, dans la critique, dans la création subtile. Ils resteront des portraitistes plutôt que des peintres de fresques.

Après avoir fait cet aveu, je me sens plus à l'aise pour répondre amicalement sur un autre point à M. Joseph Hanse.

Dans une et même deux communications, votre confrère, si attentif et si précis, a constaté avec regret que les œuvres belges étaient mal connues en France quand mêmes elles n'étaient pas exclues de notre littérature.

Je viens de vous expliquer pourquoi De Coster et *Ulenspiegel* n'ont pas eu chez nous la faveur qu'ils ont obtenue ailleurs.

Mais pour les autres, est-ce bien notre faute ?

Quand la France adopte un écrivain belge, que se passe-t-il ? Nous l'aimons trop, Paris le séduit et vous le vole. Vos écrivains, Messieurs, mais nous les enchaînons avec des couronnes dorées, comme le cas s'est produit l'an dernier, par deux fois, lors de la distribution de nos grands prix littéraires. Et ils se laissent faire complaisamment. Ils perdent un peu la trace de leur pays natal.

Aussi ne vous plaignez pas si l'un d'entre eux, qui fut une sorte de génie par la richesse de son invention, et qui incarne dans une langue sans tache votre tempérament national, ne vous plaignez pas si un tel écrivain est mieux compris et mieux loué chez vous que chez nous.

Cela prouve que sa fidélité à son terroir a été entière, qu'il n'a fait aucune concession à un autre public, qu'il a refusé d'être un déraciné ou un nomade. De Coster est l'homme à qui l'on rend visite et qui prend tout son relief, toute sa saveur, dans sa demeure propre.

Pour admirer pleinement *la Légende et les Aventures d'Ulenspiegel*, il faut revenir fréquemment en Belgique, connaître les pages glorieuses de votre Histoire, s'intéresser à votre unité fondée sur deux races et deux langues, être familiarisé avec vos grands peintres et vos petits maîtres, enfin goûter aussi vos

scènes populaires, vos fêtes, vos kermesses. En un mot participer à l'intimité de votre vie, présente et passée.

Alors, pour ceux-là, parmi lesquels je tiens à me ranger, Charles De Coster devient un maître dont l'œuvre se confond avec la figure de votre pays. Et on l'en aime doublement.

Tel est le témoignage personnel que je désire, Messieurs, joindre au message de l'Académie Française.

---

# Rapports.

---

## Prix académiques 1959. (1)

Des quinze prix littéraires dont elle dispose, et dont la périodicité est diverse, l'Académie en avait quatre à décerner cette année : les Prix Vaxelaire, Michot, Malpertuis et Denayer.

### PRIX VAXELAIRE

Le Prix Georges Vaxelaire est un prix annuel qui, suivant la volonté du donateur, doit aller à la meilleure pièce d'auteur belge représentée, durant l'année, sur une de nos scènes nationales. Le Prix Vaxelaire a été décerné pour la première fois en 1945. Son palmarès est significatif de la qualité, de l'originalité, de la diversité de notre actuelle École de dramaturges. M<sup>lle</sup> Myriam Lempereur à qui revient, cette fois, le prix Vaxelaire, fait honneur à cette École. « La Moisson de Pilar » a été représentée sur la scène du « Rideau de Bruxelles ». C'est la première pièce de cet auteur. Elle révèle un tempérament dramatique étonnant. « La Moisson de Pilar » c'est l'histoire de trois femmes, la grand-mère, la mère et la fille qui rêvent d'un amour qui serait le bonheur dans la sécurité. La fille Isabel va-t-elle connaître cet amour ? Au contraire, elle aime un errant, un gitan, traqué à cause d'un meurtre commis pour une autre femme. Le drame a pour cadre la campagne espagnole. Il se déroule dans une maison écrasée par le soleil. Le personnage principal est Pilar, la mère. C'est une sorte de Phèdre paysanne. On ne peut pas ne pas penser, à propos de cette pièce, à « La Maison de Bernarda » de Garcia Lorca. Mais « La Moisson de Pilar » supporte aisément la comparaison. L'œuvre est d'une ardeur sauvage, d'un lyrisme original. M<sup>lle</sup> Myriam Lempereur — qui n'a que 25 ans — est un auteur dramatique incontestable, une nature forte, chez qui le sens du drame se mêle à celui de la poésie.

---

(1) Rapport présenté à la séance publique annuelle du 12 décembre 1959.

## PRIX MICHOT

Le Prix Michot, prix biennal, doit récompenser une œuvre littéraire qui célèbre, en langue française, un aspect de la terre de Flandre. L'Académie s'est pluë à couronner l'ouvrage de M. Étienne Schoonhoven, intitulé « Anvers, son fleuve et son port ». C'est l'histoire de la lutte, lutte incessante et gigantesque, menée depuis plus de mille ans par les Anversoïis pour discipliner, pour domestiquer l'Escaut, pour obtenir, récupérer et assurer sa liberté de navigation, et aussi pour faire de leur port, un grand port non seulement national, mais mondial. C'est une sorte de geste maritime et flamande. L'ouvrage est volumineux, solidement documenté. Il est écrit dans une langue claire et alerte. Il constitue une illustration de la langue française en terre flamande. L'auteur est professeur de littérature française à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. M. Etienne Schoonhoven a également à son actif littéraire plusieurs recueils de vers, poésie encore influencée par le surréalisme.

## PRIX MALPERTUIS

Le prix Lucien Malpertuis, prix biennal également, doit aller successivement à un poète, à un romancier, à un essayiste et à un auteur dramatique. C'était le tour, cette fois, d'un auteur dramatique. L'Académie a porté son choix sur M. Gérard Prévot. Bien qu'il soit avant tout poète, Gérard Prévot s'est tourné, dans les derniers temps, vers le théâtre. La pièce qui a plus spécialement retenu l'attention du jury est « La Nouvelle Eurydice », créée au Théâtre de la Cambre. L'auteur rajeunit le mythe grec ou plus exactement il le transtorne. Dans sa pièce, l'Orphée moderne voit également mourir son Eurydice. Pluton, lassé de ses lamentations, voudra la lui rendre, mais celle-ci, contrairement à ce qui se passe dans le mythe, demeure introuvable. On lui substitue une autre femme. Cette substitution constitue la trouvaille de la pièce. Elle est ingénieuse. La nouvelle Eurydice n'est qu'une prostituée. Mais voici qu'elle aspire peu à peu à devenir semblable à celle qu'elle représente. Alors qu'elle n'avait jamais fait que louer ses faveurs, elle veut, à présent, être aimée comme l'était la véritable Eurydice. Elle mourra à son tour, lorsqu'elle sera assurée de l'amour d'Orphée.

Ce n'est pas diminuer cette œuvre que d'évoquer à son sujet l'« Antigone » ou « l'Orphée » de Jean Anouilh. « La Nouvelle Eurydice »

est une pièce âpre, intelligente et forte. Elle est solidement bâtie. Le dialogue est souvent fort beau. Mais surtout elle dégage une intense poésie, où l'on retrouve le grand poète qu'est Gérard Prévot.

#### PRIX DENAYER

Le Prix Félix Denayer, prix annuel, est le plus récent de nos prix littéraires. Il n'a encore été décerné qu'à trois reprises. Il est destiné à récompenser une activité littéraire plutôt qu'une œuvre en particulier. Cette année, il a pour titulaire M. Carlo de Mey. Celui-ci a été l'un des fondateurs de la revue « La Jeunesse Nouvelle » qui, au lendemain de la première guerre, a donné essor à une nouvelle génération littéraire. M. Carlo de Mey est avant tout un novelliste. Dans l'art difficile et un peu ingrat de la nouvelle, il se révèle psychologue délicat. Mais M. Carlo de Mey est aussi un grand serviteur de nos lettres nationales. Il l'est avec un parfait désintéressement. Il a créé, il y a quinze ans, les éditions du « Rond-Point » dont le catalogue, s'il n'est pas très copieux, ne comporte que des ouvrages de qualité. Et comment ne pas remercier, en passant, M. Carlo de Mey d'avoir fait paraître, il y a peu, sous le titre « Le Concert dans la Bibliothèque » d'admirables pages choisies du regretté Charles De Trooz. Outre les éditions du « Rond-Point », M. Carlo de Mey est le fondateur et le directeur du périodique « Audace ». C'est le pendant belge des « Œuvres libres » de France. Il en est à son 26<sup>e</sup> fascicule. Sans « Audace » que d'œuvres littéraires de valeur n'auraient jamais vu le jour chez nous. M. Carlo de Mey, par la même occasion, s'est fait le découvreur de talents. Il a droit à la gratitude des lettres belges. C'est cette gratitude que l'Académie, pour sa part, a voulu manifester en lui accordant le Prix Denayer.

LUC HOMMEL.

#### Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1959. <sup>(1)</sup>

Pour la seizième fois, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises est appelée à proclamer les résultats de son Concours scolaire national et ceux d'entre nous qui se sont penchés par devoir

<sup>(1)</sup> Ce rapport a été présenté par M. Edmond Vandercammen à la séance publique de l'Académie du 12 décembre 1959.

et par sympathie sur les compositions de notre jeunesse studieuse trouvent leur récompense aujourd'hui dans la joie d'avoir participé un peu au jardinage des esprits. Sans doute n'ont-ils pu, comme le veut Alain dans ses fameux *propos*, « garder les produits du sol ; élaguer et greffer, non arracher ; transformer la nature au lieu d'en vouloir créer une autre », — ce sont là travaux de vrais pédagogues —, mais ils ont conscience d'avoir contribué à l'élan de cette nature elle-même. D'ailleurs la tâche de notre Compagnie ne serait point complète si elle ne s'étendait à l'adolescence pour aiguïser la sensibilité et l'imagination littéraires. Les étudiants de nos lycées, de nos athénées et de nos collèges doivent comprendre que l'art d'écrire ne doit pas appartenir aux seuls écrivains de métier, mais à tout être soucieux de porter au plus haut point la lumière de son intelligence et de ses sentiments. Ils doivent saisir que les rapports humains basés sur semblable clarté haussent considérablement la dignité de vivre en s'épanouissant dans la passion du beau. Écrire suivant les lois les plus simples de la littérature, c'est d'abord mettre de l'ordre à l'intérieur de soi et c'est, en outre, témoigner d'un respect attentif à l'égard des autres hommes appelés à nous entendre. C'est un geste éminemment social, dont la décadence entraînerait avec elle quelques-unes de nos qualités affectives les plus heureuses. Peut-être certains jeunes lauréats présents dans cette salle aspirent-ils à devenir un jour — et ce serait notre plus grande récompense — poètes, conteurs ou romanciers, mais l'Académie aurait déjà la satisfaction d'avoir accompli une mission extrêmement utile si nombre de concurrents limitaient leurs songes d'avenir à ce souci de noblesse, à cette élévation harmonieuse du cœur et de l'esprit. Faut-il ajouter enfin que la formation d'une pensée précise et claire est la base de tout enseignement ?

Cette dernière considération, proprement pédagogique, nous amène aux sujets des compositions littéraires proposés à ce Concours national. Mon excellent confrère Joseph Hanse y faisait encore allusion dans son rapport de 1958. Il disait : « Les concurrents peuvent être assurés que le jury accueille tous les genres, de la dissertation au poème, en passant par l'amplification poétique, la narration, le conte, la nouvelle, la description, l'évocation d'un souvenir, d'une aventure réelle ou fictive » ; mais il avait soin d'insister sur les thèmes qui « éveillent une résonance très large, deviennent pour l'adolescent une occasion de s'interroger, de se livrer, de s'émouvoir, de rêver, de manifester l'originalité de son jugement, sa fantaisie, son imagination, sa culture ! »

La confiance des professeurs et des élèves nous apporte la preuve que telle est bien la préoccupation des uns et des autres. Notons ici que nous eûmes d'abord à juger 80 compositions du régime français, 58 du régime flamand et une du régime allemand. C'étaient, faut-il le rappeler, des travaux sélectionnés par les maîtres eux-mêmes parmi ceux qu'ils avaient demandé de rédiger dans leurs classes de seconde et de première, durant l'année scolaire. Sujets variés, on le devinera, et dont le développement nous offre maints exemples d'un idéal de pensée et de communion qui contraste avec les accusations trop légèrement exprimées parfois à l'endroit des adolescents de notre époque tourmentée. Parmi les thèmes nombreux, figuraient, notamment, les problèmes de cette même adolescence, mais d'autres dissertations ou d'autres devoirs de pure imagination nous apportent la certitude que ces jeunes gens peuvent être inquiets sans, pour autant, se laisser corrompre par le pessimisme ou la négation. De plus, la lecture semble séduire plus qu'il n'y paraît pas mal d'élèves et le goût de la poésie reste vivant chez nombre d'entre eux, malgré l'attrait de la science moderne. Mais n'y a-t-il point là aussi une poésie exaltante ?

\* \* \*

Le jury était composé de Mme Marie Gevers, MM. Luc Hommel, secrétaire perpétuel, Joseph Hanse et moi-même. Suivant le règlement du concours, furent classés les neuf meilleurs travaux pour chacun des deux régimes linguistiques. Cette fois, l'étudiant des cantons de langue allemande n'a pu être rappelé. Les dix-huit concurrents sélectionnés furent alors convoqués au Palais des Académies pour subir l'épreuve définitive sur un sujet imposé ; un élève flamand n'a pu y participer. Nous leur avons demandé : *Qu'attendez-vous personnellement du cinéma ?*, tout en leur suggérant de parler des films qui les intéressent et de ce qu'ils attendent du cinéma de demain. Nous osons croire que la question était claire. Pertinente aussi, à cette époque où le septième art attire les foules et exerce une indéniable influence sur le comportement de nombreux spectateurs, sur les jeunes particulièrement. Sans doute, quelques confessions des candidats devaient-elles nous instruire de certains aspects de leur psychologie, mais il importait davantage d'apprécier l'ordonnance et la clarté des exposés, les qualités de style et de pensée en même temps que la sincérité des interprétations. En bref, une matière humaine bien attachante.

Pour le régime français, le premier prix est décerné à Mlle Michèle Van Meerbeeck du Lycée Royal Gatti de Gamond, à Bruxelles. Mlle Van Meerbeeck sait poser les problèmes avec aisance. L'expression

cinématographique d'un amour pur et grave l'attire avant toutes choses. Elle ne cache pas que la jeunesse porte aussi en elle l'angoisse devant la vie, la révolte contre son absurdité ; elle ne dédaigne pas les films qui en sont le témoignage, mais elle refuse de considérer la majorité des adolescents comme des « tricheurs ». Un refus noble, circonstancié et bien dit.

Le deuxième prix est accordé à Mlle Annick Delhaye, de l'Institut Saint-André à Bruxelles. Cette collégienne attend du cinéma qu'il lui apporte un message humain à travers et au-delà des images. Cependant elle accorde aussi toute leur importance aux valeurs techniques et artistiques des œuvres ; elle songe, par exemple, à Renoir, Rossellini, de Sica... à propos de qui elle déclare qu'ils « utilisent toutes les ressources d'un art mobile, avec la perfection qui a nom *harmonie* ».

M. Michel Ducobu, de l'Institut Saint-Pierre à Jette, obtient le troisième prix. Ce lauréat au style vivant réclame à son tour un cinéma au service de l'homme ; « une science faite chair », aussi un langage, un art.

Pour le régime flamand, c'est M. Francis Willems, de l'Athénée Royal de Courtrai, qui se voit accorder le premier prix. Ce concurrent affirme un goût passionné de l'originalité poétique et de l'émotion vraie. Son travail déborde de considérations excellentes et de comparaisons significatives ; il manifeste une sensibilité déjà éprouvée au contact des diverses disciplines de l'art et de la pensée. Francis Willems avoue qu'il observe la poésie d'un film « comme Jean Rostand ses crapauds, comme Pasteur ses microbes, comme Curie ses atomes ». Il étend son sujet ; il se montre artiste lui-même.

Le deuxième prix va à M. Marc Van Uffelen de l'Athénée Royal de Berchem-Anvers. Le lauréat s'attache surtout au sens esthétique et intellectuel des films ; il souligne, comme il se doit, les différences essentielles entre cinéma et théâtre. Du septième art, il attend un profit spirituel et moral.

Quant au troisième prix, il est remporté par Mlle Raymonde Pion de l'Athénée Royal d'Ostende. Celle-ci révèle dans sa rédaction une âme romantique à la recherche du rêve et de l'évasion ; dès lors, on ne s'étonnera point de l'attrance qu'elle manifeste pour le film surréaliste. Elle écrit ; « Un vrai, un beau film relate, pour moi, un drame psychologique et doit être un horizon où le réel de la terre et l'irréel des images se touchent et se confondent ».

On le voit, tous ces jeunes gens expriment avec une égale ferveur et beaucoup d'à-propos leur amour d'un art sain, profondément humain, construit suivant la réconciliation de la raison et du cœur. Leurs tra-

voux nous réconfortent parce qu'ils témoignent à la fois d'un besoin de culture et de communion lyrique. Nous félicitons les lauréats pour leur curiosité, leur effort et leur confiance et nous adressons à leurs maîtres nos compliments les plus vifs : les uns et les autres ont bien rempli leur tâche.

Edmond VANDERCAMMEN.

*Voici les noms des lauréats :*

*Régime français :*

- 1<sup>er</sup> Prix : Michèle VAN MEERBEECK, du Lycée Royal Gatti de Gammond de Bruxelles ;  
 2<sup>e</sup> Prix : Annick DELHAYE, de l'Institut Saint André à Bruxelles ;  
 3<sup>e</sup> Prix : Michel DUCOBU, de l'Institut Saint-Pierre à Jette-Bruxelles.

*Régime flamand :*

- 1<sup>er</sup> Prix : Francis WILLEMS de l'Athénée Royal de Courtrai ;  
 2<sup>e</sup> Prix : Marc VAN UFFELEN, de l'Athénée Royale de Berchem-Anvers ;  
 3<sup>e</sup> Prix : Raymonde PION, de l'Athénée Royal d'Ostende.

*Voici classés par ordre de mérite, les noms des autres concurrents qui ont participé à la compétition finale :*

*Régime français :*

- Myriam TALPAERT, de l'Athénée Royal de Soignies ;  
 Jacques MISGUICH, de l'Athénée Royal de Gosselies ;  
 Monique DRYVERS, de l'Athénée Royal de Chênée ;  
 Jean-Pierre DUCUROI de l'Athénée Royal d'Auderghem ;  
 Michel de RENESSE, de l'École abbatiale de Maredsous ;  
 Andrée LEJEUNE, de l'Institut Saint-André à Charleroi.

*Régime flamand :*

- Eric JANSSENS, de l'Ecole Abbatiale de Zevenkerke à St-André (Bruges) ;  
 Ivo ILEGEMS, de l'Athénée Royal de Koekelberg ;  
 Marcelle DONCHE, du Lycée épiscopal de la Nouvelle Plante à Ypres ;  
 Josiane VAN DROOGENBROECK, de l'Athénée Royal d'Alost ;  
 Augustin DE WEERDT, de l'Athénée Royal de Deurne.

\* \* \*

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES ÉTABLISSEMENTS  
QUI ONT PARTICIPÉ AU CONCOURS :

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres
--------------------	--

## Régime français.

*Brabant.*

Athénée Auderghem.	Institut des Sœurs de Notre-Dame, Anderlecht.
Athénée Braine l'Alleud.	Institut de l'Annonciation, Bru- xelles.
Lycée Gatti de Gamond, Bruxelles.	Institut des Dames de Marie, Bruxelles.
Athénée Etterbeek.	Institut Saint-André, Bruxelles.
Athénée Forest.	Institut Sainte-Marie, Bruxelles.
Athénée Ixelles.	Maison du Sacré-Cœur de Linthout, Bruxelles.
Athénée Jodoigne.	Institut du Parnasse, Ixelles.
Athénée Koekelberg.	Institut Saint-Pierre, Jette.
Lycée Molenbeek.	Institut des Filles de Marie, St Gilles Bruxelles.
Athénée St Gilles-Bruxelles.	
Lycée « Arthur Diderich », St Gilles- Bruxelles.	
Lycée Émile Max, Schaerbeek.	
Athénée Uccle.	
Athénée Wavre.	

*Fl. Occidentale.*

Athénée Mouscron.	Collège Saint-Henri, Comines.
-------------------	-------------------------------

*Fl. Orientale.*

Athénée Renaix.	
-----------------	--

*Hainaut.*

Athénée Ath.	Institut Sainte-Marie, Arlon.
Athénée Binche.	Collège Saint-Julien, Ath.
Athénée Châtelet.	Institut Notre-Dame, Charleroi.
Athénée Charleroi.	Institut Saint-André, Charleroi.
Lycée Charleroi.	Collège Saint-Vincent, Soignies.
Athénée Chimay.	Institut des Religieuses Ursulines, Tournai.
Athénée Dour.	
Athénée Enghien.	

Athénées et Lycées	Collèges. Pensionnats et Instituts libres
Athénée Gosselies. Athénée Mons. Lycée « Marguerite Bervoets », Mons Athénée Pont à Celles. Athénée Saint-Ghislain. Athénée Soignies. Athénée Thuin. Athénée Tournai. Lycée Tournai.	

*Liège.*

Athénée Chênée. Athénée Hannut. Lycée Léonie de Waha, Liège. Athénée Marchin. Athénée Seraing. Lycée Seraing. Athénée Spa. Athénée Stavelot. Athénée Waremme.	Institut de l'Assomption, Antheit. Institut Notre-Dame, Jupille. Institut des Dames de l'Instruc- tion Chrétienne, Liège. Institut Sainte-Véronique, Liège. Collège Saint François-Xavier, Ver- viers.
---	--

*Luxembourg.*

Athénée Arlon. Lycée Arlon. Athénée Bastogne. Athénée Bouillon. Athénée Neufchateau. Athénée Virton.	Institut Sainte-Marie, Arlon.
---	-------------------------------

*Namur.*

Athénée Ciney. Athénée Dinant. Athénée Florennes. Athénée Gembloux. Athénée Namur. Athénée Rochefort. Athénée Tamines.	École Abbatiale de Maredsous. Collège Notre Dame de la Paix, Namur.
--	---

*Région d'Eupen.*

Athénée Eupen.	;
----------------	---

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres.
--------------------	---

Régime flamand.

*Anvers.*

Athénée Anvers.	Collège Notre-Dame, Anvers.
Lycée Anvers.	Dames van het Christelijk Onderwijs, Anvers.
Athénée Berchem-Anvers.	Collège du Sacré-Cœur, Essen.
Athénée Deurne.	
Athénée Hoboken.	
Athénée « Pitzemburg » Malines.	
Athénée Mol.	
Athénée Turnhout.	

*Brabant.*

Athénée Aerschot.	« Missieseminaris », Asse.
Athénée Bruxelles.	Collège Saint-Jean Berckmans, Bruxelles.
Lycée Bruxelles 2.	Lycée « Maria Boodschap », Bruxelles.
Athénée Etterbeek.	Institut « Immaculata », Tirlemont.
Athénée Hal.	Collège Notre-Dame, Vilvorde.
Athénée Keerbergen.	
Athénée Koekelberg.	
Lycée Louvain.	
Lycée Molenbeek-S <sup>t</sup> Jean.	
Athénée Vilvorde.	

*Fl. Occidentale.*

Lycée Bruges.	Collège Saint-Louis, Bruges.
Athénée Courtrai.	Institut Notre-Dame des Anges, Courtrai.
Athénée Furnes.	Collège de l'Immaculée Conception, Furnes.
Athénée Mortsel.	Collège Saint Joseph, Isegem.
Athénée Ostende.	Collège Notre-Dame, Ostende.
Lycée Ostende.	Collège Saint Stanislas, Poperinghe. Petit Séminaire, Roulers.
Athénée Ypres.	Abdijschool van Zevenkerken, S <sup>t</sup> André (Bruges).
	Lycée Épiscopal de la Nouvelle Plante, Ypres.

Athénées et Lycées	Collèges, Pensionnats et Instituts libres
--------------------	--

*Fl. Orientale.*

Athénée, Alost.	Institut Saint-Bavon, Humaniore,
Lycée Gand.	Gand.
Athénée Grammont.	Religieuses de l'Instruction Chrétienne,
Athénée Saint-Nicolas (Waes).	Maison S <sup>t</sup> Pierre, Gand.
Athénée Termonde.	Collège Saint-Louis, Lokeren.
	Institut « Berkenboom » Saint-
	Nicolas (Waes).
	Institut de la Présentation Notre-
	Dame, Saint-Nicolas (Waes).

*Limbourg.*

Athénée Bourg-Léopold.	Collège Saint-Jean Berckmans,
Athénée Hasselt.	Genk.
Athénée Maaseik.	Humaniora Zusters Kindsheid
Athénée Saint-Trond.	Jesu, Hasselt.
	Institut Saint-Louis, Zepperen.

## Régime de langue allemande.

*Région d'Eupen.*

Athénée Eupen. |



## Chronique.

---

### Hommage à Ventura Garcia Calderon.

*Le 28 novembre 1959, M. Edmond Vandercammen a rendu hommage à la mémoire de Ventura Garcia Calderon, membre étranger de notre Académie, au titre littéraire, décédé à Paris le 29 octobre 1959. Nous reproduisons, ci-dessous, le texte de l'allocution prononcée par M. Edmond Vandercammen, à la Tribune radiophonique de l'Académie.*

« Péruvien, fils des Incas, frère des aigles et des condors, il est aussi le plus parisien des écrivains français, et tout ce qui est raffinement de l'esprit et honneur de l'homme le touche et l'intéresse » : ainsi parlait Jean Cassou au début d'un hommage à Ventura García Calderón publié en 1947. Maintenant l'écrivain vient de mourir, à l'âge de 73 ans, dans ce Paris qu'il aimait et où il était né. Il avait été ministre plénipotentiaire du Pérou en Belgique et il était membre étranger de notre Académie de Langue et de Littérature françaises depuis 1938.

Enfant des Andes fabuleuses, Ventura García Calderón a donné le Pérou à la littérature universelle dans une langue admirable qui était tour à tour celle de Cervantès et celle de Racine. Poète, chroniqueur, essayiste, mémorialiste, conteur, il était tout cela avec générosité et passion. A la manière d'un grand seigneur ou d'un hidalgo, héritiers des conquistadors. Le style de son œuvre est celui de sa vie même ; il en garde la chaleur, la foi en l'homme, le rayonnement exquis. Le ton en est parfois explosif, mais toujours ramené à temps aux lois de la sobriété. Ses contes sont inoubliables, car la poésie les porte au-delà de toute anecdote ; ils sont bien ce que réclamait Novalis, un ensemble de choses et d'événements merveilleux, « comme une fantaisie musicale, ou les suites harmoniques d'une harpe éolienne, ou la nature elle-même ». Poésie branchée sur la légende et le meilleur exotisme.

Ventura García Calderón a médité sur chacun des paliers qui constituent la civilisation au Pérou et il y a nourri les vertus du paysagiste, du narrateur et du psychologue. Il les a parfaitement dosées, dominées, pour les orienter toutes vers l'expression d'une aventure

aussi sentimentale que tragique. Ici les Indiens demeurent hantés de mystiques superstitieuses ; ils sont généralement passifs, taciturnes et tristes jusqu'à l'éclatement de quelque vengeance redoutable, repliés dans leur mystère comme dans les plis de leur poncho, le regard plus intérieur qu'extérieur et toujours tourné, semble-t-il, vers l'un ou l'autre dieu détrôné par les Blancs. Le conteur a étudié ces âmes frileuses et fermées tout en notant lyriquement les liens qui les unissent à la nature, dont elles restent prisonnières plus que du corps. Quand nous disons *lyriquement*, nous pensons surtout au goût des passions fortes, au goût d'une race qui est venue se greffer sur une autre, au goût de « l'absurdité stylisée », suivant les termes de Montherlant. Mais qu'on ne s'y trompe point : la violence et l'extravagance, qui ne sont somme toute que les reflets de la passion tropicale propre à la forêt péruvienne, n'excluent nullement chez notre auteur la lucidité particulière du rêveur-éveillé. On a même remarqué avec raison que son art de la composition avait les qualités maîtresses de celui d'un Barbey d'Aurevilly ou d'un Guy de Maupassant.

Le recueil de contes le plus représentatif de Ventura García Calderón, le plus émouvant aussi, est sans doute *Le sang plus vite*, paru chez Gallimard en 1937. Ce sont des histoires qui vous donnent le *soroche*, c'est-à-dire le mal des altitudes et qui, précisément, vous font battre le sang plus vite. Le décor est inviolé, presque inhumain, la matière pathétique est gouvernée à la fois par la mort, le maléfice et l'amour.

*La vengeance du condor*, *Danger de mort* et *Couleur de sang* nous envoûtent de la même manière, comme si la *quena*, l'humble flûte des Indiens, ne cessait de mêler aux vocables sa musique plaintive. « On a taillé cette *quena*, écrit Calderón, dans une canne de la rivière ou, pour la rendre plus aiguë et sinistre, dans un os de condor, dans un tibia d'homme, et puis, sans motifs, des quatre coins de l'horizon monte ce requiem sauvage, comme si l'on enterrait quelqu'un, peut-être la lune, la plus belle morte des Andes ». Tel est ce langage de conteur et de poète et tel nous le retrouvons encore quand il évoque la curieuse figure de La Périchole, dont Mérimée avait déjà fait l'héroïne attachante de son *Carrosse du Saint-Sacrement*.

Ventura García Calderón avait conquis une audience internationale et en 1934 sa candidature avait été présentée au Prix Nobel par un groupe important de personnalités françaises et hispano-américaines. Notre Académie est en deuil et ce deuil recouvre en même temps la culture française et la culture hispanique tout entières.

Edmond VANDERCAMMEN.

## Une exposition Charles De Coster. (1)

La présente exposition est la première qui s'ouvre sous les auspices du Musée de la Littérature. Celui-ci constitue une association sans but lucratif créée il y a deux ans, à l'initiative du très actif et très entreprenant Conservateur en chef de la Bibliothèque Royale, M. Herman Liebaers. Le Musée de la Littérature associe la Bibliothèque Royale et l'Académie de langue et de littérature françaises. Ces deux institutions ont décidé de grouper leurs collections, leurs archives littéraires. Celles-ci se trouvent déposées dans ce bâtiment. Elles doivent, en tout premier lieu, faire l'objet d'un inventaire de façon à les rendre accessibles aux travailleurs de la littérature. Le soin de cet inventaire a été confié à M. Jean Warmoes, qui s'en acquitte avec une sorte de passion archivistique. Il a jusqu'à présent établi plus de 10.000 fiches, fiches extrêmement minutieuses.

Mais le Musée de la Littérature ne se contente pas d'administrer ses archives. Il s'efforce d'en rechercher et d'en acquérir de nouvelles. Dans le domaine de la littérature d'expression française, il veut ainsi constituer, de façon aussi complète que possible, le patrimoine littéraire de la nation. C'est là une richesse qui en vaut bien d'autres, et que l'on néglige un peu trop dans ce pays qui n'a pas cessé tout-à-fait d'être une Béotie. Et puisque l'occasion m'en est offerte, je fais aujourd'hui publiquement appel à ceux de nos concitoyens cultivés qui détiennent des documents relatifs à notre histoire littéraire, afin qu'ils en fassent don à notre Musée, soit en original, soit en photocopie. J'é mets aussi le vœu, non moins public, de voir l'État belge et plus spécialement le Ministère de l'Instruction Publique, se montrer un peu moins liardeux à l'endroit de notre institution.

Il rentre également dans l'objet social du Musée de la Littérature de créer un musée dans le sens technique et artistique du mot. Nous passerons à la réalisation de ce projet lorsque seront mis à notre disposition les locaux de l'Albertine qui nous ont été promis. En attendant, nous organiserons des expositions littéraires.

Comment la première de ces expositions aurait-elle pu ne pas être consacrée à Charles De Coster, que l'on a applé, à juste titre, « le

---

(1) Allocution prononcée par M. Luc Hommel, président du Musée de la Littérature à l'ouverture de l'exposition Charles De Coster, dans les locaux de la Bibliothèque royale.

père de notre littérature nationale » ? *La Légende d'Ulenspiegel* a surgi alors que notre littérature se trouvait encore en son âge ingrat, littérature encore boutonneuse. Et ce fut d'un seul coup un chef d'œuvre. Parce qu'il outrepassait les normes littéraires de l'époque, il a mis un certain temps à s'imposer. Il est aujourd'hui le best-seller de notre littérature nationale. Il est traduit dans vingt langues. Il est tiré à des millions d'exemplaires. Il appartient à la littérature universelle. Il est, en outre, particulièrement représentatif du double génie de notre race, en même temps qu'il témoigne de nos facultés créatrices.

Mais à force de courir le monde, de passer d'un éditeur à un autre éditeur, d'un traducteur à un autre traducteur, il est arrivé que ce chef d'œuvre ait été quelque peu défiguré, sans jamais, cependant, perdre son âme et son esprit. Tout de même, à présent qu'il est à peu près centenaire, il convenait de lui redonner son véritable visage, de lui rendre son exactitude, sa plénitude littéraires. C'est à quoi s'est appliqué, s'est acharné notre éminent confrère Joseph Hanse. Il l'a fait en philologue mais en philologue qui entend mettre, comme il se doit, la philologie au service de la littérature. Il nous restitue *La Légende d'Ulenspiegel* plus originale, plus authentique qu'elle ne l'a jamais été. Le nom de Joseph Hanse sera désormais étroitement associé à celui de Charles De Coster. Il est même à craindre que certains historiens français de la littérature que Joseph Hanse a dénoncés à propos de *La Légende*, que ces historiens allant, cette fois, au-delà de leurs erreurs passées, n'en viennent un jour à lui attribuer la paternité de l'œuvre !

Félicitons également « La Renaissance du Livre » en la personne de son directeur M. Remy Bousson, d'avoir magnifiquement compris son métier d'éditeur et d'avoir ainsi contribué à cette œuvre de restauration littéraire.

Un mot, à présent, un dernier mot, au sujet de cette exposition. Avant même qu'elle ne s'ouvre, elle a déjà produit d'heureux résultats. Elle a permis la découverte de documents que l'on ignorait jusqu'à ce jour tel un double d'une partie des secondes épreuves de *La Légende*. Elle a fourni aussi l'occasion de déterminer le nombre exact des traductions de l'œuvre, lesquelles s'élèvent, comme je l'ai déjà dit, à 20. C'est M. Jean Warmoes qui, nanti des directives de MM. Liebaers et Masai, a préparé et organisé cette exposition, de même qu'il en a rédigé le précieux catalogue. Il faut lui rendre hommage. Il a réussi à faire de cette exposition une chose aussi vivante que possible. Grâce aux documents rassemblés, on peut suivre en

---

quelque sorte l'élaboration de *La Légende d'Ulenspiegel* aussi bien d'ailleurs que son cheminement. Mais c'est toute l'œuvre de Charles De Coster qui se déroule sous nos yeux, une œuvre beaucoup plus vaste qu'on ne le croit généralement, et en grande partie inconnue, sauf des spécialistes. Je me permets d'attirer notamment votre attention sur la pièce 32 de cette exposition qui présente le manuscrit d'une des toutes premières œuvres de De Coster, intitulée *Essai sur la vie privée et publique du chameau depuis son origine jusqu'à nos jours*. Voilà, n'est-il pas vrai, qui fait mieux comprendre les espiègleries auxquelles se livrera un jour Thyl Ulenspiegel. M. Warmoes a eu également l'heureuse idée de reproduire en grand, sur des panneaux, la page de garde des principales traductions de *La Légende*. Vous trouverez même l'affiche annonçant le film — d'ailleurs raté — que le pauvre Gérard Philippe a consacré aux *Aventures de Thyl l'Espiegle*. En bref, je le répète, une exposition parlante.

Je ne veux pas terminer ce petit laïus sans un mot de remerciement à l'adresse de M. Walton des Établissements Fonson, qui a songé, à l'occasion de cette exposition, à frapper une médaille à l'effigie de Charles De Coster, médaille due au talent de M<sup>me</sup> De Somers-Tytgat.

Je déclare ouverte l'exposition Charles De Coster.

LUC HOMMEL.

---

# TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXVII — ANNÉE 1959

---

## SÉANCE PUBLIQUE

### Hommage à Charles De Coster (*Séance publique du 12 décembre 1959*)

Discours de M. Joseph HANSE .....	165
Discours de M. Jacques DE LACRETELLE .....	180

## COMMUNICATIONS ET ÉTUDES

<i>Charles De Coster exclu de la littérature française</i> (Communication de Joseph HANSE, à la séance mensuelle du 10 janvier 1959) ....	5
<i>Villiers de l'Isle-Adam vu par les Belges</i> (Communication de Gustave VANWELKENHUYZEN, à la séance mensuelle du 14 février 1959) .....	15
<i>Comment naît une vocation littéraire</i> (Communication de Marie GEVERS, à la séance mensuelle du 14 mars 1959) .....	37
<i>La Genèse de « Au Cœur des Blés »</i> , par René CHAUVAUX .....	48
<i>Camille Lemonnier à Burnot</i> (Communication de Gustave VANWELKENHUYZEN, à la séance mensuelle du 9 mai 1959) .....	73
<i>Nos lettres vues de Paris</i> (Communication de Joseph HANSE, à la séance mensuelle du 9 mai 1959) .....	81
<i>Propos sur la traduction de la poésie</i> (Communication d'Edmond VANDERCAMMEN, à la séance mensuelle du 13 juin 1959) .....	94
<i>Un anniversaire, Hubert Stiernet (1863-1939) conteur herbignonn, conteur humain</i> , par René CHAUVAUX .....	103
<i>Métabolisme de la Poésie : de St John Perse à Robert Vivier</i> (Communication de Robert GOFFIN, à la séance mensuelle du 12 septembre 1959) .....	125
<i>Marceline Desbordes-Valmore</i> (Communication de Robert GOFFIN, à la séance mensuelle du 14 novembre 1959) .....	135
<i>Deux inédits de Charles Nodier</i> , par Albert KIES .....	146

## RAPPORTS

Rapport sur le prix triennal de Littérature Française ( <i>Poésie-Période 1953-1955</i> ), par Roger BODART .....	109
Prix académiques 1959, par Luc HOMMEL .....	186
Rapport du Jury chargé de juger le Concours scolaire national de l'année 1959, par Edmond VANDERCAMMEN .....	188

## CHRONIQUE

Une exposition Hubert Krains, par Constant BURNIAUX .....	60
Hommage à Gustave Charlier, par Joseph HANSE .....	63
Hommage à Henri Davignon, à l'occasion de son 80 <sup>e</sup> anniversaire, par Gustave VANWELKENHUYZEN .....	155
Association internationale des Études françaises .....	158
Nécrologie (Décès d'Arthur Langfors et de Ventura Garcia Calderon)	159
Hommage à Ventura Garcia Calderon, par Edmond VANDERCAMMEN	197
Une exposition Charles De Coster, Allocution de Luc HOMMEL ..	199

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

## Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages .....	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages ....	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages .....	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages .....	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages .....	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages .....	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages .....	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages .....	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages .....	150.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages .....	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages .....	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages .....	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages .....	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages .....	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages .....	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages .....	120.—

WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . I vol. in-8° de 255 pages .....	140.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France (épuisé)</i> .	

## Collection de l'Académie.

WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le Poète et son Art</i> . I vol. 14 × 20 de 212 pages .....	60.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . I vol. 14 × 20 de 208 pages .....	90.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . I vol. 14 × 20 de 116 pages .....	60.—

## Textes anciens.

BAYOT Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. I vol. in-8° de 300 pages .....	225.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . I vol. in-8° de 116 pages .....	90.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier</i> . I vol. in-8° de 74 pages .....	60.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup> (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)</i> . I vol. in-8° de 215 pages .....	90.—

## Rééditions.

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . I vol. 14 × 20 de 351 pages .....	60.—
VANDRUNNEN James. — <i>En Pays Wallon</i> . I vol. 14 × 20 de 241 pages .....	60.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des Choses</i> . I vol. 14 × 20 de 189 pages .....	60.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> , I vol. 14 × 20 de 126 pages .....	60.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). I vol. 14 × 20 de 211 pages .....	60.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . I vol. 14 × 20 de 95 pages .....	60.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 pages ....	90.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . I vol. 14 × 20 de 187 pages.	75.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de Misère</i> . I vol. 14 × 20 de 167 pages .....	75.—

*Publications récentes.*

BUCHOLE Rosa. — <b>L'Évolution poétique de Robert Desnos.</b> 1 vol. 14 × 20 de 238 pages	100 frs
CHAMPAGNE Paul. — <b>Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie.</b> 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90.—
COMPÈRE Gaston. — <b>Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.</b> 1 vol. in 8° de 270 pages	100.—
CULOT Jean-Marie. — <b>Bibliographie de Émile Verhaeren.</b> 1 vol. in 8° de 156 pages	90.—
DAVIGNON Henri. — <b>Charles Van Lerberghe et ses amis.</b> 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
DELBOUILLE Maurice. — <b>Sur la Genèse de la Chanson de Roland.</b> 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
DESONAY Fernand. — <b>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.</b> 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
DESONAY Fernand. — <b>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.</b> 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
DESONAY Fernand. — <b>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.</b> 1 vol. in 8° de 415 pages	100.—
FRANCOIS Simone — <b>Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).</b> 1 vol. in 8° de 115 pages	100.—
GILSOUL Robert. — <b>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880.</b> 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
GUILLAUME Jean S. J. — <b>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe.</b> 1 vol. in 8° de 303 pages	120.—

GUILLAUME Jean S. J. — <b>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe.</b> 1 vol. in 8° de 108 pages .....	60.—
MAES Pierre. — <b>Georges Rodenbach</b> (1855-1898). Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1 vol. 14 × 20 de 352 pages ....	110.—
NOULET Émilie. — <b>Le premier visage de Rimbaud.</b> 1 vol. 14 × 20 de 324 pages .....	120.—
REMACLE Madeleine. — <b>L'Élément poétique dans « A la recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust.</b> 1 vol. in 8° de 213 pages	100.—
RUELLE Pierre. — <b>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain.</b> 1 vol. in 8° de 200 pages	150.—
SOREIL Arsène. — <b>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</b> ( <i>nouvelle édition revue</i> ). 1 vol. in 8° de 152 pages .....	90.—
VIVIER Robert. — <b>Et la poésie fut langage.</b> 1 vol. 14 × 20 de 232 pages .....	90.—
VIVIER Robert. — <b>L'originalité de Baudelaire</b> ( <i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i> ). 1 vol. in 8° de 296 pages .....	110.—
<b>Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie.</b> (Années 1922 à 1952). 1 brochure in 8° de 42 pages .....	25.—

*Vient de paraître :*

GILLIS Anne-Marie. — <b>Edmond Breuché de la Croix.</b> 1 vol. 14 × 20 de 170 pages .....	75.—
DEFRENNE Madeleine. — <b>Odilon-Jean Périer.</b> 1 vol. in 8° de 468 pages .....	150.—
ROBIN Eugène. — <b>Impressions littéraires.</b> ( <i>Introduction par Gustave Charlier</i> ) 1 vol. 14 × 20 de 212 pages .....	75.—

CULOT Jean-Marie. — <b>Bibliographie des Ecrivains Français de Belgique (1881-1950)</b> 1 vol. in 8° de 304 pages .....	100.—
DE REUL Xavier. — <b>Le roman d'un géologue</b> ( <i>Préface de Gustave Charlier et Introduction de Marie Gevers</i> ) 1 vol. 14 × 20 de 292 pages	100.—
HOUSSA Nicole. — <b>Le souci de l'expression chez Colette.</b> 1 vol. 14 × 20 de 236 pages ....	90.—
THIRY Marcel et PIRON Maurice. — <b>Deux notes sur Apollinaire en Ardenne.</b> 1 brochure in-8° de 32 pages .....	20.—
THIRY Marcel. — <b>Étienne Hénaux.</b> 1 brochure in-8° de 20 pages .....	20.—
DESONAY Fernand. — <b>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.</b> 1 vol. in-8° de 414 pages .....	100.
REIDER Paul. — <b>Mademoiselle Vallantin.</b> ( <i>Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen</i> ) 1 vol. 14 × 20 de 216 pages .....	75.—

Les ouvrages ci-dessus seront envoyés franco après versement du prix indiqué au C. C. P. N° 150119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.

**PRIX : 25 Frs**